

Le testament de l'homme nu

I

AA'. Ça a commencé en temps de paix, à onze heures à la montre. Je l'ai sortie de ma poche alors que j'attendais le bus en vue de mon départ définitif de Fort Defiance, Arizona. Je rentre chez moi, soixante-dix miles plus au nord à Chinle, Arizona toujours, même État, même réserve indienne, des *Navajos* tout pareil. Vraiment une belle montre. Je l'ai trouvée par terre il y a quelques jours, ce n'était déjà plus le printemps, elle lançait des éclairs au soleil près de l'internat, comme un galet d'argent dans sa rivière. À sa manière, elle m'a appelé sans même prononcer mon nom. Je me suis approché, toute la ville semblait vidée, les habitants s'étaient retranchés à l'intérieur des maisons derrière les fenêtres closes, accablés par la chaleur d'un été brutal comme un caprice d'enfant. Fort Defiance n'aura jamais si bien ou si mal porté son nom en cette année 1938, où la valeur des choses, comme celle des mots, ne signifie plus rien. Je me suis accroupi devant cette merveille ciselée de nuages. J'ai pris le temps de regarder alentour, de l'admirer, de respirer calmement l'air cuisant pour ne pas avoir l'allure de ce que je faisais pourtant, avec ma dégaine d'Indien chapardeur qui irrite tant les Blancs. Lorsque j'ai posé la main dessus, je me suis brûlé au point d'en avoir une cloque. Je suis pourtant parvenu à contenir mon cri, le silence partout ; qui d'autre sinon un de ces jeunes Natifs pour braver la toute-puissance du soleil... J'ai ouvert ma paume : un vrai Peau-Rouge pour le coup. J'ai alors sorti mon mouchoir avec l'air de vouloir essuyer la poussière sur mes souliers lacés d'écolier, on ne sait jamais. Je l'ai ensuite

fourrée dans ma poche où elle a continué de me cuire la cuisse, sans doute le prix à payer pour la mériter vraiment. Dorénavant, elle ne me quittera plus.

« Elle ne me quitte plus... », « Elle m'a appelé... » : quelle étrange manière de le dire ! Cela ferait hurler de rire mon grand-père. Je l'entends souvent poursuivre dans mon crâne nos longues conversations d'été lorsque je rentre à Chinle pour les vacances. Sa voix habite en moi : « Dis, *Aq'*, ainsi le bijou a décidé de ne plus quitter l'homme ! Lequel des deux porte l'autre ? »

Naturellement, avant de partir, je l'ai montrée au maître Blanc. Il nous a tous deux considérés longuement, avec un réel embarras, comme face à deux univers injoignables. Il a soulevé le rond de ses lunettes en écrasant de l'index une goutte de sueur qui roulait le long de son nez, puis il a retrouvé le ton enjoué et plein de mesure dont il a usé avec moi toutes ces années à l'internat :

— Regarde, les aiguilles là et là, ça veut dire qu'il est onze heures. David, tu ne l'as pas volée au moins ?

Mon unique maître se fait appeler Teacher Abraham. J'ai baissé humblement les yeux comme toujours devant lui. Cette réponse lui a suffi, il a souri, j'ai gardé la montre ! Quant à lire l'heure, il y a bien longtemps que j'ai compris par moi-même. Alors j'ai fait comme toujours, semblant.

Aujourd'hui, Teacher Abraham s'est montré particulièrement affectueux, me croisant sans cesse où que je traîne mon impatience, à arpenter la salle de classe brunie par la suie du poêle et le dortoir qui a formé mon enfance sur un matelas perché à six pieds au-dessus du sol, une enfance en flottaison entre plancher et plafond. À la moindre occasion, mon maître passe sa main dans mes cheveux courts et propres comme pour dire adieu à leur état convenable de Schoolboy, c'est ainsi que m'appelle mon grand-père. Oui, il a glissé ses doigts entre mes mèches de suie avant qu'elles ne retournent sûrement à leur naturel plus broussailleux, à leur longueur

originelle de Natif d'externat, sans compter les poux. Teacher Abraham est un sentimental; aujourd'hui, il rit d'un rien, tout doit se forcer à paraître léger, à se lever du sol et à danser dans l'air pour ne plus jamais retomber. Il secoue déjà la poussière du souvenir. Mon maître circule sans but, il court après cette joie marquée qui lui masque le visage, car je pars, voilà, ma scolarité à l'école publique de Fort Defiance est une trop longue aberration. Chinle possède depuis peu son école et mon internat ici a des relents d'éducation forcée comme il s'en pratiquait au siècle passé. Mais cet éloignement était le fait de mon père, non pas de sa volonté, mais simplement de sa nature trop... étrange.

Petit, il avait fallu me placer à l'écart de lui sur décision du clan et, pour un *Navajo*, rien ne se discute s'agissant du clan! De même, mon maintien à Fort Defiance a été le résultat des suppliques de Teacher Abraham auprès de sa hiérarchie. Pour rien au monde, il n'aurait laissé à d'autres le soin d'éveiller à la civilisation le meilleur élève dont il ait jamais eu la charge, même en dehors de la réserve. *Navajos*, Mexicains, Blancs, jeunes ou vieux, je les ai tous surpassés. Je suis son génie merveilleux, son chef-d'œuvre inachevé, son David, c'est du moins le nom Blanc qu'il m'a donné toutes ces années. «Surdoué», ce devrait être ma nature, mais ce mot-là n'existe pas dans ma langue maternelle. D'autant qu'au vu de notre vie dans la réserve, un *Navajo* surdoué, ce pourrait être simplement un gamin qui sait lire sans trébucher au-dessus de son doigt sale, qui se brique seul aux lavabos sans en avoir reçu trois fois l'ordre, qui croise un docteur Blanc sans trembler, qui sait marcher, penser, vivre par et pour lui-même sans le secours et la chaleur immédiate de ceux de son clan, oui, ça pourrait être juste ça, et ils sont déjà suffisamment rares.

Mais moi c'est différent, parfois même je pense pire. Je demeure au-delà du pensable dans l'univers de mon propre peuple car, en plus d'avoir formé mon crâne à son image, Teacher Abraham m'a instruit de toute sa science. Il s'est toujours

spécialement occupé de moi et il est entré dans ma tête avec l'intention d'en faire sa demeure, son territoire, son église. Ainsi, j'ai lu des centaines d'extraits de livres dont il m'expliquait sommairement l'ensemble, plus des romans entiers ! Mon maître s'est vidé l'esprit en moi et rien n'a jamais semblé combler le canyon aride de mon cerveau. Surdoué, voilà donc ce que je suis, à défaut de pouvoir encore dire qui je suis.

Je suis allé très jeune à l'école et j'ai tout accepté. J'y suis toujours revenu après l'été, parce qu'à Chinle, au milieu des miens, tout contre eux, je me serais sans doute plus encore perdu à moi-même. Teacher Abraham a passé la tête tandis que je refais mon lit sans réfléchir, pour un improbable semblable. À présent, je peux le faire debout :

— David, tu ne manqueras pas de m'écrire, n'est-ce pas ?
Tes lettres sont attendues !

Il pense devoir garder longtemps son emprise sur moi. Bien sûr, ce qui nous unit dépasse de loin le savoir, et la souffrance... Seulement, dans ma tête, je vois mes lettres s'animer et marcher entre les montagnes, enfile le canyon de Chelly en quittant Chinle, vers nulle part. Cela me fait de nouveau sourire, l'école des Blancs n'y pourra jamais rien : au plus profond de moi et même au plus loin des miens, je pense encore en *navajo*, du moins je finis toujours par m'en souvenir. Je suis à peine rentré pour ces drôles de vacances que je suis de nouveau chez moi, je suis heureux.

Et après ? On verra. Dans la réserve, c'est toujours ainsi : « On verra demain, à défaut plus tard, mais on verra... » Cet été a brutalement annexé une grande partie du printemps, à contresens : comme si après ne signifiait déjà plus rien... À Chinle, les travaux de l'école sont enfin terminés, je pourrai poursuivre ma scolarité à moindres frais pour le contribuable. Je rentrerai chaque soir, il faudra trouver de quoi manger, dormir chez mon grand-père ou ailleurs, changer continuellement de vêtements, de langue, d'identité, du lever au coucher, être double dans la même journée, toujours exposé,

bizarre, jamais dans la bonne peau : je connais bien. À Fort Defiance du moins, j'avais le temps d'être uniquement David et puis, durant le long voyage de retour, il fallait redevenir le Schoolboy de mon grand-père, mais aussi toutes ces autres identités qui me décomposent selon les membres du clan ou les autres habitants de Chinle. Cette fois, il ne s'agira pas seulement d'un été. Avec ce printemps défait, quelque chose vient de changer la couleur de l'air. Je suis prêt.

À onze heures, j'ai guetté le bus devant l'école publique, mes maigres affaires sous le bras : un change usé, trois livres fatigués. Dans la main droite, je serre fort l'atlas que mon maître m'a donné ce matin en cadeau d'adieu : c'est la carte du monde ! Ce monde coloré et sans nuance tourne autour du point noir de la réserve *navajo* : je l'ai moi-même tracé dès que j'ai su, il est mon unique repère. Ainsi je rentre seul, car je suis le seul des miens à être venu si loin apprendre le monde des Blancs. D'ailleurs, mes camarades à Fort Defiance m'ont toujours témoigné de la méfiance, ma présence entre leurs murs soufflait comme un frisson. Ils sont eux aussi des *Navajos*, mais du sud, ils savent très passablement lire, tout nous sépare donc... Clairement, mon départ est pour beaucoup un soulagement.

Le gros museau du Reo s'arrête en crachant son nuage de poussière, Teacher Abraham vient me saluer une dernière fois :
— Prends soin de toi, David !

Les verres de ses lunettes rondes mangent plus encore ses yeux turquoise. Il est une part de moi, je l'ai finalement compris, il est un familier sans attache, sans lien du sang et sans beaucoup de compréhension de qui nous sommes en réalité, nous, moi, les *Navajos*. À preuve, les Blancs nous désignent exclusivement par ce nom, or nous nous appelons en réalité « le Peuple », les Dineh. Mais c'est aussi comique car, dans notre culture, mieux vaut tous les sobriquets du monde plutôt que d'être nommé en face avec exactitude, ce serait extrêmement choquant, un signe d'une violence rare ; ça ne

se fait même pas pour un mort, au risque de voir ses oreilles sécher puis tomber au sol, mais cela reste un détail... Oui, les Blancs ont cette manie de citer une fois par phrase le nom des hommes à qui ils s'adressent alors, finalement, en nous nommant à tort *Navajos*, ils sont déjà un peu plus dineh!

Mon maître me secoue longuement la main comme un signe fort et, à ses yeux, purement *navajo*. À trop regarder de loin nos saluts interminables, Teacher Abraham a dû se faire des généralités d'une simple manière d'entamer, voire souvent de finir, une conversation dineh. Il est à sa manière un observateur sincère de la vie dans la réserve. Seulement, il met dans son secouage bien trop de poigne ; les marques qu'il est en train de me laisser sur les doigts le remettent à sa véritable place. Même au cœur de la réserve, le maître Blanc demeure extérieur. Néanmoins, il semble plutôt content de lui et me sourit toutes dents offertes, brossées :

— Alors... au revoir, mon très cher David! Adieu, Schoolboy, *ólta 'í tsoh!*

Il arrivait, de temps à autre, à Teacher Abraham de quitter sa rigueur gouvernementale pour s'aventurer en langage indigène afin de nous marquer son affection vraie. Alors souvent, en voulant nous appeler « mes chers enfants », il nous traitait de coquilles d'ormeau, mais personne n'aurait songé à reprendre un maître Blanc. Nous sommes tous les deux émus à présent, les mots manquent, quelle que soit la langue. Je lui souris, mais j'en ai vraiment assez de ses mains dans mes cheveux! En grim pant sur le marchepied métallique, je me dis que le naturel est loin d'être un code universel. Je tends une dernière fois le bras dans sa direction, raide comme un salut au drapeau.

Assis sur la banquette, je n'ai pas regardé en arrière. Le bus amorce sa descente du plateau par la route de terre battue et me berce lentement ; c'est la danse de la consolation. Rien à travers la vitre ne m'est franchement étranger. Entre Fort Defiance et Chinle, je parcours les mêmes chaînes mon-

tagneuses, les canyons et les gouffres se laissent deviner sur la droite, les bosquets, les genévriers, les pins jaunes ponderosa, les baraques et les granges, le bétail errant et les chiens osseux, encore des pins, les plantations de maïs en contrebas, les trouées de verdure, mais surtout la terre sèche, rouge ou jaune. Je regarde ce pays de poussière et de strates jadis cédé au peuple *navajo* vaincu, un mouchoir de poche aride et surtout bien noué. Il avait fallu à mes ancêtres dineh transporter sur des jours et des nuits tout à la fois leur corps, leurs morts, leurs esprits et leur défaite durant la Longue Marche de la honte. Moi aussi, où que j'aille, j'ai l'impression tenace de rentrer en territoire inconnu, je me sens par nature un déplacé, un déporté. À bien compter, j'ai passé plus de temps dans l'univers des Blancs à Fort Defiance que dans la maison en rondins et en terre séchée de mon grand-père, son *hogan* tout rond, posé à l'écart de la ville comme une ampoule sur son lopin de terre chauffé à blanc. *Tó'íiltá*, oui, l'ampoule.

C'est curieux, à chaque retour et pour celui-ci plus encore, il me monte comme l'urgence de réviser la connaissance de ma propre langue, celle de mon grand-père, pour me convaincre de rentrer réellement chez moi et d'avoir à y retrouver ma place. J'ai passé l'hiver en abstinence de mots dineh ; pourtant le maître ne nous les interdit pas dans nos conversations entre Natifs. D'ailleurs, le gouvernement nous y inciterait presque depuis deux ou trois ans, mais la trop longue fréquentation du monde Blanc nous a fait avaler l'empêchement en changeant notre régime alimentaire. Plus rien de dineh ne nous vient à l'esprit en l'absence de pain frit, de café brûlé ou de pignes de pin grillées. Le goût des mots change selon le décor. Aussi, entre les murs carrés du pensionnat, mes camarades et moi avons vite appris à chasser notre musique intérieure comme des mouches. Mais voilà, je rentre. Alors, machinalement, je double dans ma tête chaque élément qui m'entoure, assis sur un banc chez les Blancs ou plus près de la terre sur un tapis chez les *Navajos*/Dineh,

comme si j'avais toujours à me ménager une excuse, une sortie, juste me déchirer en deux. Je suis le traducteur pénitent de ma propre vie. Vivre entre deux langues, c'est sans doute se les interdire toutes deux et ne pas avoir véritablement accès aux choses : les mots recouvrent en définitive d'autres mots, sans fin. Lorsque je tiens un œuf, *ayęęzhii*, il semble peser doublement dans ma main, comme une bombe.

Les minutes se sont enchaînées à travers la vitre du bus et je ne parviens pas à m'ôter de la langue ce goût amer de faire du tourisme dans ma propre réserve indienne. Je demeure à jamais un arrivant, un pied tendre. Chaque détail m'interpelle, c'est un monde étonnant quand bien même je n'en ai jamais connu d'autre, hormis celui, tellement plus complexe, de mes livres. Sans doute est-ce là mon véritable territoire. Alors je ne rentre pas vraiment, je poursuis juste le voyage, ma réserve entre les mains...

De temps en temps, j'attrape mon reflet dans la vitre et je me reconnais mal : moi en double, moi en face, moi et mes yeux trop bridés. Je vois dehors l'enfant en chemise sage et cet autre en dedans : ils m'interrogent. Qui es-tu vraiment ? Oui, ils sont deux à me dévisager comme des jumeaux méfiants, plus jamais unis, mais l'ont-ils été un jour ? Je regarde trop. Je pose alors une main sur ma bouche, l'autre sur mes yeux. Il faut oublier, les blessures passées et celles que je rejoins.

La chaleur est étouffante sous la tôle, les fenêtres baissées laissent entrer plus de poussière que d'air. Pour apprivoiser le temps, je joue avec mes doigts comme avec des fils invisibles. Je ne me souviens plus exactement des règles du jeu des figures de ficelles, un doute plane sur mon enfance : treize ou quatorze ans, j'ai grandi. J'ai appris tout ce temps qu'on peut tout désapprendre, c'est là ma première expérience forte, acquise trajet après trajet entre Fort Defiance et Chinle. Je regarde ma montre, il est onze heures dans ma réserve. Mais ça veut dire quoi, ici, onze heures ?

II

LORSQUE LE TEMPS n'a pas de prise quelque part, les changements ne s'observent pas à la montre, mais au visage des saisons, au départ du bétail pour les pâtures à l'ombre du canyon, au ventre rond de mes sœurs ou demi-sœurs, aux agneaux de l'année. Évidemment, ma montre ne fonctionne pas ; à onze heures fixes, elle est parfaitement accordée au temps dineh qui ne passe pas. Le bus m'a déposé près de la nouvelle clinique, je dois traverser Chinle pour rejoindre le groupe d'habitations où vivent les miens. Toute la ville sait qu'avec l'été le Schoolboy reviendra, personne ne s'étonne donc de me voir traverser les rues et les cours avec mes livres sous le bras. Au fil des ans, je suis devenu un marqueur fiable de la saison nouvelle ; chacun m'attendait un peu. Et puis, il y aura toujours à l'autre bout de Chinle du ragoût de mouton pour moi, avec du pain frit, du café et, j'espère, des pignes grillées !

À mi-chemin, je croise Sike qui m'aborde sans effusion. Un Dineh ne s'expose jamais à la foule et ne donne pas son cœur en spectacle, il reste méfiant, lent et monotone, comme le sont les gens de peu. Sike me serre la main le temps de m'informer : le soleil ne cesse de brûler sur Chinle depuis des jours, il n'y a pas eu de printemps, l'herbe est totalement sèche, pas de vent pourtant, l'été est arrivé trop tôt de l'avis même de mes tantes, le bétail a dû partir à contretemps dans le canyon et il ne reste pas grand monde ici : tout semble se précipiter... Voilà, je viens de rattraper le cours d'une année à Chinle. Sike me lâche enfin, je suis rentré. Mon cousin met toujours beaucoup de soin à m'instruire des choses d'ici et, comme à chaque fois, je mesure la distance astronomique séparant Chinle de Fort Defiance à l'échelle d'un Dineh. Mais Sike ignore combien le monde est vaste, tellement plus vaste ! Je crise les doigts sur mon atlas.

Sike fait partie de mon clan, c'est une certitude, mais de là à le placer précisément dans la chaîne des alliances, des désunions et des arrangements, je m'y perds sans doute tout au-

tant que lui. Néanmoins, le nom du coyote, *maii'*, nous unit et, plus encore, une longue fréquentation qui, été après été, nous a rendus à la fois plus étrangers et plus indispensables l'un à l'autre. Nous le savons d'instinct sans l'avoir jamais formulé, nous représentons chacun un fragment de ce *Navajo* contemporain, si cher aux penseurs du Bureau des affaires indiennes (le BIA), un citoyen américain à part entière, en tout cas, une espèce d'homme que nombre de Blancs progressistes voudraient placer en bonne voie de le devenir. Juste un mélange impossible.

Nous nous remettons en marche, je lui demande aussitôt si un maître Blanc est arrivé en ville pour assurer les cours après l'été. Sike demeure embarrassé ; il voit bien les murs en dur de l'école, mais comme il n'y a jamais mis les pieds... J'essaie de plaisanter, pour un peu je passerais moi aussi ma main dans ses cheveux longs ; je me reprends à temps :

— On verra !

La phrase m'est sortie toute seule en anglais. Sike n'est pas stupide, il a fini par en connaître suffisamment à travers la réserve et nos conversations pour me comprendre. Mais je ne sais pas au juste s'il a pris mon erreur pour une marque d'estime ou une brimade. Il me sourit, je lui rends un nombre supérieur de dents. Quelle que soit la langue, nous sommes frères, non ?

Nous approchons du tas de bois de chez mon père et j'entends dans mon crâne leurs voix à tous ces Blancs qui nous jugent, même sans nous voir, ici ou à l'autre bout du continent. Blancs ou Mexicains, sur des générations, ils nous regardent Sike et moi comme nous traînons un peu nos pieds. À leurs yeux, les différences criantes entre nous deux s'évanouissent en nuances négligeables. Rien n'a beaucoup évolué dans les esprits, de part et d'autre. Malgré l'instruction, malgré les lettres que je trace parfois dans la poussière avec mon bâton d'analphabète, je suis bien un de ces Indiens cossards à l'image de Sike. Seulement, j'aurai beau me tanner le cuir des

heures durant au soleil pour compenser un peu les mois d'enfermement au pensionnat, je ne suis pas exactement un semblable. À Chinle, je reste à jamais un Indien poids plume.

Il était donc onze heures quand j'ai aperçu Little Warrior, la plus âgée de mes demi-sœurs, tout occupée à retourner les cochonneries entassées autour de chez mon père, avec la volonté farouche d'y mettre bientôt le feu. Les montagnes de caisses en bois défoncées et les fagots éventrés forment un repère sur la ligne d'horizon. Mon père habite un fort de petit bois. Un quart de roue de charrette, un bras de brouette, elle déniche même un beau porte-bouteille jaune et rouge Dr Pepper twin six home packet qu'il a dû voler en ville. Little Warrior a levé un œil sur nous, ma dégainé et mes souliers. Avec le Schoolboy, c'est l'été qui revient, même si cette année je me suis fait amplement distancer. Elle se tait et s'active ; c'est bon d'avoir de nouveau peur d'elle.

Si les femmes dinéeh portent souvent un nom guerrier, ce n'est pas sans raison, car elles seules possèdent, ordonnent et font même bouger l'univers ! Notre déesse mère s'appelle la Femme-changeante, *Asdzaa' Nádleehé*, et, depuis tout petits, les hommes ont appris à trembler rien qu'à entendre son nom ! Les Blancs n'ont jamais rien compris à ce fondement de la réserve : le monde des Dinéeh est une dictature de tisseuses et aucun président des États-Unis dans ses discours ne nous commandera comme le fait une seule femme de chez nous en se taisant. Sike et moi avons regardé un temps Little Warrior : comment ne pas se laisser bercer par cette scène de furie si familière !

Soudain, j'ai vu mon père sortir de sa baraque en courant et en hurlant, nu comme à sa naissance... Sike et moi nous sommes regardés un instant, chacun attendant de l'autre une nouvelle qui lui aurait échappé ; rien ! De son côté, c'est à peine si ma demi-sœur a levé le cuir tanné de son menton :

— Dis, il a bu. Tu iras après lui.

Comme toujours, Little Warrior a attendu d'attraper mon attention pour s'adresser à moi convenablement :